

Il fait nuit. Les oiseaux ont cessé de chanter et les fleurs sont closes. Le vent ne souffle plus et les feuilles, en pleine verdure, ne se font plus entendre. Silence, silence dehors, silence dans ma chambre, silence dans mon coeur.

Les yeux fermés, j'essaie de combattre le silence. Je siffle. La mélodie me quitte la bouche mais ne retentit pas; elle reste en l'air suspendue, comme congelée -- des glaçons de l'incommunicable.

Je me mets sur le ventre et m'enfonce dans l'oreiller, me bouchant les oreilles pour ne pas entendre le silence, silence dehors, silence dans ma chambre, silence dans mon coeur.

Le sommeil s'obstine. Je me relève. Je prends mon briquet; la flamme éclate, mais la pierre reste muette. Je fume, et l'odeur remplit la chambre -- miasme de ce qui se consume, de l'indiscutable.

La sèche éteinte, je regagne mon lit. Allongé sur le dos, je fixe les yeux sur des taches de plâtre pourri. Le bras étendu, je gratte avec les ongles la surface inégale de la muraille. Le plâtre se détache avec difficulté, sans faire aucun bruit... Silence, silence dehors, silence dans ma chambre, silence dans mon coeur.

L'oreiller est mouillé maintenant, mes tempes sont moites. Je referme les yeux et me croise les mains sur la poitrine. Je ne sens rien, ni l'expansion pulmonaire, ni la palpitation du muscle cardiaque. La vague m'emporte, m'entraîne à la mer -- départ, repère, insondable mer, mer inouïe.

Je m'enfonce: épaves salines, froideur noircie qui fait enfler le corps. Tout s'obscur...
-- Mais non, la descente s'arrête. Dans le lointain quelque chose se prononce, s'entend. Indiscernable d'abord, le son prend de plus en plus forme intelligible:)
... O ... OI ... ONI ... MONI ... MONICA.

Je rouvre les yeux. Les mains toujours croisées sur ma poitrine, je sens et j'entends un rythme familier--les battements de mon coeur.

Freeman G. Henry
(University of South Carolina)

Par un soir de février nous étions au coin du feu, ma soeur et moi. C'était un moment délicieux, presque magique; car les craquements émanant du foyer et les flammes qui léchaient avec amour les rebords de la cheminée semblaient raconter une histoire familière et vraie.

"Ecoutez bien, ma soeur. N'entendez-vous pas ces rumeurs du passé qui autour de nous font signe, qui nous appellent et nous font rappeler un pays lointain duquel nous sommes originaires?"

"Regardez bien, ma soeur. Ne voyez-vous pas se former dans cette brume de chaleur ardoisée de vagues figures qui chevauchent la nuit, qui parcourent des coteaux spectraux et qui se perdent dans la verdure d'une forêt étrange?"

"Ecoutez bien, ma soeur. N'entendez-vous pas les bruits des travaux qui se font écho du haut d'une colline, qui retentissent déjà à l'intérieur d'une tour normande qui se construit si loin de la Normandie?"

"Regardez bien, ma soeur. Ne voyez-vous pas le croisé qui dirige le labour, celui qui, ayant été témoin du carnage de la Terre Sainte, refuse de regagner sa contrée natale, celui qui préfère demeurer dans cette terre italique donner naissance à d'autres générations, à un autre avenir?"

"Ecoutez bien, ma soeur. N'entendez-vous pas des noms étrangers mêlés à ceux de cette race méridionale, des noms de qualité noble et familiale que le cours des siècles métamorphose de Clary en Chiarelli, *Il Francese*?"

"Regardez bien, ma soeur. Ne voyez-vous pas clairement le destin de cette race nouvelle: les longues années de travail dans les champs, la famine, la vermine, la peste, la foi et la persévérance, ceux qui restent et ceux qui repartent à la recherche d'un monde meilleur?"

"Ecoutez bien, ma soeur. N'entendez-vous pas maintenant le vacarme du progrès naissant, ne voyez-vous pas l'atmosphère de miasmes qui envahissent une autre Terre promise, vaste et riche et sans pareille, une terre qui ...?"

-- "Oui, oui, ça alors, sans doute, Jack Chiarelli, interrompit ma soeur sans quitter des yeux l'objet qu'elle fixait depuis quelque temps, mais dis-moi quelque chose: ne le trouves-tu pas épatant, le feuilleton ce soir?"

Freeman G. Henry

Les secousses de la musique se sentaient jusque dans les nerfs de la danseuse et se traduisaient en des mouvements spasmodiques. Allongés par de longues années de strip-tease, ses seins, dont les bouts étaient devenus des dragées amères avec le temps, tremblaient sèchement comme des feuilles d'octobre.

Le cabaret était comble. La fumée montait en nuages au plafond obscur, accompagnée des rires fous d'une clientèle à la recherche de son être. Les bruits du boire, des verres et des bouteilles, se perdaient dans l'émission du pick-up. Les yeux de la danseuse, creux, endurcis, arides, comme son enfance, ne voyaient plus loin que la rampe.

Pour les buveurs, elle n'était que le fond d'un tableau mal fait qu'aucun artiste n'oserait signer, la caricature de quelque fait divers de la veille paru dans un journal étranger. Du coin de l'oeil, ils ne voyaient que son ombre qui luttait contre les plis du rideau.

Le pick-up émettait un rythme encore plus vif qu'auparavant. Aux secousses multipliées, les cuisses de la danseuse, flagellées par la guitare et l'orgue, reluisaient inaperçues derrière des bas indémaillables. La rose blanche, qu'une pince à cheveux collait à sa tempe, se dénudait, elle aussi, sous les girations. Les talons hauts, qui auraient dû glisser silencieusement sur les planches, claquaient sourdement, des coups railleurs: *floc, foc, foc*.

La musique s'arrêta quand elle tomba; la fumée restait suspendue en l'air. Seuls, les rires, redoublés, montaient au plafond obscur.

Freeman G. Henry